La remise du drapeau aux « Amitiés franco-belges » eut lieu ensuite. Un banquet, une réception aux Mines de Courrières et un grand concert populaire, au cours duquel la Grande Harmonie des Mines de Courrières et la Musique Royale des Guides se firent fréquemment applaudir, terminèrent la journée.

Une belle manifestation franco-américaine à Liévin

Inauguration de la "Maison pour tous"

Hier dimanche, au milieu d'une affluence considérable et des plus sympathiques, fut célébrée à Liévin, la fête d'inauguration de la « Maison pour tous », œuvre américaine groupant un Ouvroir, une Bibliothèque, un Jardin d'enfants, fondée pour apporter une aide efficace de renaissance matérielle et morale à nos populations sinistrées par la guerre.

Disons tout de suite que cette œuvre humanitaire se recommande par un caractère essentiellement laïque et pacifiste. Cette noble devise est gravée au frontispice de l'Institution, rue du Quatre Septembre : « Nous qui voulons la paix, sachons l'imprimer dans le cœur de nos enfants ».

C'est tout le programme de l'action envisagée dans un commun idéal, qui a pris hier son imposante expansion au cours d'une manifestation populaire mémorable.

Réception et banquet à la Mairie

Vers 13 heures, M. Bédart, maire de Liévin, entouré de ses adjoints et des membres du Conseil municipal, recevait dans le coquet Hôtel de Ville de la grande cité minière, les représentants du Comité américain et les autorités françaises.

La façade et les escaliers de la Mairie étaient décorés de plantes vertes, de drapeaux tricolores et étoilés. L'excellente Fanfare municipale de Liévin prêtait son concours à la réception. Elle exécuta avec brio la « Marseillaise » et l'hymne américain.

M. Bédart, ceint de son écharpe de maire, souhaita la bienvenue à tous, puis un cordial banquet, excellemment servi par M. Mercredt, hôtelier-restaurateur à Liévin, reçut les invités dans la salle des fêtes de l'Hôtel de Ville.

M. Paul Chaplin, consul d'Amérique à Lille, présidait, ayant à sa droite M. Honorat, sénateur, ancien ministre ; MM. Besselière, délégué du Ministre des Régions Libérées ; Sarthou, inspecteur d'Académie ; Hustach, inspecteur primaire, et à sa gauche M. Bédart, maire ; Miss Curtis, Mme Cerf, Miss Orv ; M. Caron, secrétaire général de la Reconstitution.

A la table d'honneur se trouvaient les adjoints de M. le Maire Bédart et MM. Detannoy, l'architecte de la « Maison pour tous », et Fleuret, entrepreneur.

A l'heure des toasts, M. CARON rend hommage à l'activité et au dévouement de M. le Maire Bédart, qui a su relever les ruines de la ville détruite. Il exprime à Mmes Curtis, Orr et Cerf, la reconnaissance du gouvernement de la République.

M. HUSTACH, inspecteur d'Académie, signale avec émotion l'action courageuse de nos populations relevant leurs ruines. Il rend hommage à la grandeur d'âme des femmes américaines dont la sollicitude se penche sur la détresse des enfants de nos régions sinistrées.

M. BESSELERE, au nom du ministre des R. L., félicite les femmes américaines de leur générosité. Elles furent, dit-il, les fées bienfaisantes de Liévin.

M. BEDART salue M. Honorat et lui signale l'œuvre éminente de reconstitution accomplie à Liévin. Il lève son verre à la paix mondiale et à la fraternité des deux grandes Républiques française et américaine.

M. HONORAT se plaît à reconnaître que les femmes américaines ont donné, par leur action et leur dévouement, une haute leçon de morale humaine. La Fraternité agissante déborde au delà des frontières ; l'Amérique nous en offre un admirable exemple. Efforçons-nous d'y répondre par un effort équivalent.

M. Honorat remet, au nom du gouvernement et au milieu des applaudissements, la croix de la Légion d'honneur à Mmes Curtis, Cerf et Orr.

Le banquet se termine aux accents de la « Marseillaise » et de l'Hymne américain.

A la "Maison pour tous"

Musique en tête et sous un clair soleil, le cortège se forme à la sortie de la Mairie et se rend à la « Maison pour tous » pour la cérémonie d'inauguration.

La façade est tendue de drapeaux français et américains.

Devant une foule compacte des discours sont successivement prononcés par Miss CURTIS et M. BEDART, qui a tenu notamment à remercier MM. Goniaux et Delannoy, les architectes distingués, auteurs du projet, dont le talent s'est affirmé d'une façon si remarquable.

M. Paul CHAPLIN, consul d'Amérique à Lille, fait remise de la « Maison pour tous » à la ville de Liévin et se félicite d'avoir été délégué par M. l'embassadeur Herrick pour le représenter à cette fête. Il lit un message de M. l'ambasadeur et termine en disant :

« L'hérédité a certes une importance très grande, et à ce point de vue, l'héritage moral de chaque petit Français est assurément parmi les plus précieux. Cependant, pour que cet héritage porte tous ses fruits, il est bon que les qualités puissent se développer dans un milieu approprié.

» Nous espérons donc, chers amis de Liévin, que ce milieu approprié pourra être plus facilement trouvé dans ces locaux qui représentent déjà par avance un aspect familial

» Et c'est mon désir le plus ardent, que cette « Maison de tous », véritable symbole démocratique, puisse réaliser deux des idéals de nos deux Républiques sœurs : la Fraternité et l'Egalité ! »

La fête s'est terminée par la visite de la « Maison pour tous », dont chacun a pu apprécier l'agrément, le confort et le parfait aménagement, dans son site pittoresque et salubre.

M. TCHITCHERINE A BERLIN

M. Tchitchérine est arrivé hier matin, à Francfort, venant de Paris.

Il s'est rendu dans la clinique du docteur Norden, qui observera son état de santé pendant quelques jours encore, avant son retour à Moscou.

GRANDES CÉRÉMONIES

M. Poincaré a célébré la mémoire de Jeanne-d'Arc à Rouen

M. Poincaré accompagné de M. Ribière, chef de son cabinet, parti hier matin de Paris à 7 h. 45 est arrivé à 9 h. 30 en gare de Rouen.

M. Poincaré a été salué sur le quai de la gare par MM. Louis Dubreuil, député de la Seine-Inférieure, maire de Rouen ; Bignon, sénateur, président du Conseil général ; De Pomereu, Brindeau, sénateurs ; Peyroux, Ancel, Thoumyre Anquetil, Rimbert, députés ; le général De Corn commandant la 3e région.

Après une visite au Monument aux Morts de Rouen, M. Poincaré s'est rendu à la place du Vieux Marché. Là, une statue de Jeanne d'Arc, entourée de fleurs, a été dressée devant la dalle de marbre qui a été posée à l'endroit où fut installé en 1431 le bucher de Jeanne d'Arc. Une tribune a été élevée face à la statue de l'héroïne.

M. Raymond Poincaré et toutes les personnalités qui l'accompagnent y prennent place.

Le discours du Président du Conseil

Dans le discours qu'il a prononcé devant la statue M. Poincaré a fait le récit de la vie de l'héroïne. Il a relaté que traitée de relapse et d'hérétique, elle a été revendiquée par l'évêque de Beauvais et transportée de Compiègne à Beaulieu ; de Beaurevoir à ARRAS ; livrée aux anglais et transférée de nouveau à ARRAS au château de Drugy, de Drugy au Crotoy, du Crotoy à Saint-Valéry ; de Saint-Valéry à Dieppe et de Dieppe à Rouen, après le récit de sa captivité de son jugement et de sa mort.

M. Poincaré a poursuivi : C'en est fait ; le crime est consommé. Mais pourquoi ont-ils tous les larmes aux yeux ces juges, qui ont quitté la place avant que fut allumé le feu de l'échafaud. Pourquoi ces pleurs de l'évêque de Thérouane, chancelier d'Angleterre, et de Maître Pierre Maurice et du cardinal de Winchester et de ce Jean Alespée qui s'éloigne en disant : « Je voudrais que mon âme fut où je crois qu'est l'âme de cette femme ».

Pourquoi ce soldat anglais qui entend Jeanne réclamer une croix, s'empresse-t-il d'en faire une petite avec deux morceaux de bois, et de la lui donner ? Pourquoi frère Isambart court-il à l'église de Saint-Sauveur pour en chercher une plus grande, et la lui offrir ?

Pourquoi en voyant Jeanne enveloppée par les flammes, en l'entendant invoquer Saint-Michel et Sainte-Catherine, demander de l'eau bénite et répéter le nom de Jésus ? Pourquoi la multitude qui se presse sur la place du Vieux Marché, sent-elle courir en elle un frisson d'inquiétude et d'horreur ?

Pourquoi dès 1450 la Grande Cité Normande qui a été la maison dernière de Jeanne la Lorraine, va-t-elle prendre spontanément l'initiative de provoquer la révision de l'inique sentence, et la réhabilitation de la condamnée ?

C'est que la douceur de Jeanne, sa résignation, son courage devant la mort, sa foi inébranlable dans les destinées de son pays ont fini par imposer à tous l'admiration et le respect. C'est que déjà elle n'est plus seulement le chef de guerre qui a voulu bouter les anglais hors de France.

C'est que, même à des yeux momentanément aveugles, elle apparaît peu à peu dans le lointain comme l'image vivante de la patrie.

Or, voyez ce qui est advenu depuis qu'elle a rendu l'âme : Armagnacs et Bourguignons se sont réconciliés ; le pays entier a pris de plus en plus conscience de son individualité.

M. Poincaré termine par ces mots :

Honorée par ses adversaires, admirée par tous les peuples, canonisée par l'Eglise, Jeanne ne sera jamais trop aimée par la France. Ma province natale a été son berceau, le votre a été sa tombe ; mais c'est à notre pays tout entier qu'elle appartient.

Elle a commencé à délivrer la France de l'invasion, elle l'a guidée sur le chemin de l'honneur et de la liberté. Par quels moyens ? Par la droiture et la simplicité, par la bravoure et la persévérance, par la conviction du chez nous rien n'est jamais perdu, pourvu qu'on chasse les mauvais conseils du découragement et du laisser aller.

A toutes les heures critiques de notre histoire Jeanne nous fournit le meilleur exemple dont nous puissions nous inspirer. Elle nous enseigne que douter de la France, c'est risquer de l'assassiner et que même devant les pires dangers, croire en elle et en ses forces de résurrection, c'est déjà se mettre en mesure de la sauver.

Le discours de M. Poincaré a été frénétiquement applaudi. Un défilé eut lieu ensuite puis le Président du Conseil a regagné la gare de Rouen, au milieu des démonstrations de sympathie des habitants de Rouen et du département.

M. Poincaré a pris le train à midi quarante et est rentré à 16 heures à Paris.

M. Painlevé a remis la Croix de Guerre à la Ville de Namur

La ville de Namur a célébré hier, avec éclat, la remise de la Croix de guerre française.

M. Painlevé, ministre de la guerre, est arrivé en automobile de Bruxelles, à Namur.

Parmi les personnalités qui l'accompagnaient, on remarquait l'ambassadeur de France et Mme Herbette ; M. Bourguignon ; le colonel Cartier ; le capitaine de Lougenemer et le capitaine de Longueville, officier d'ordonnance de M. Painlevé.

Les drapeaux des 43e et 149e d'infanterie, ainsi que la musique du 43e d'infanterie de ligne étaient attendus vers midi et demi, à la gare, sur le quai avaient pris place les officiers supérieurs de la garnison ; une compagnie du 10e de ligne rendait les honneurs à l'intérieur de la gare, qui avait reçu des décorations de drapeaux belges et français.

A midi 38, est arrivé le train des Mutilés de Paris, et une délégation accompagnant les deux drapeaux des 43e et 148e d'infanterie. A midi 40, sont arrivés la musique du 43e et des délégués de la Fédération Nationale des Invalides de Bruxelles, ainsi que les drapeaux des régiments dissous ayant pris part aux combats de Namur. Les délégations ont été vivement acclamées par le public massé sur le quai.

LE DISCOURS DE M. GOLEFVAUX BOURGMESTRE DE NAMUR

Dans le discours qu'il a prononcé le Bourgmestre, M. Golefvaux a dit notamment : « Les Namurois résistèrent avec fermeté devant l'envahisseur. Pas un instant, ils ne se laissèrent aller au découragement. Ce qui leur donnait l'espoir, c'était ce petit coin de la Belgique qu'aux bords de l'Yser défendait leur Roi et c'était surtout la France, la nation chérie entre toutes, celle qui avait dit « on les aura », celle qui se trouvait partout où le danger menaçait, celle qui semait ses fils par milliers sur l'autel de la victoire, celle qui concentrait toutes les espérances, la France des grandes époques de l'Histoire, la grande, la belle, la bonne France. »

LE DISCOURS DE M. PAINLEVÉ

Prenant la parole, M. Painlevé retraça les péripéties de la fameuse bataille des frontières, du 20 au 23 août, adressa un reconnaissant hommage au lieutenant général baron Michel, le glorieux défenseur de Namur, puis décerna la Croix de guerre à la ville en lisant la citation suivante :

« La ville de Namur, place forte attaquée le 21 août 1914, violemment bombardée par un ennemi très supérieur en nombre, et dont la garnison ne s'est retirée qu'après avoir rempli pendant quatre jours sa mission d'arrêt, prise d'assaut, incendiée en partie, a supporté avec calme et dignité, malgré ses deuils, une occupation de plus de quatre années, sans cesser d'avoir foi dans la victoire finale. Vive Namur ! Vive la Belgique ! »

Les vols importants à la gare du Nord de Caudry

ON S'ATTEND A DE NOUVELLES ARRESTATIONS

L'affaire de vols à la gare du Nord de Caudry que nous avons signalée dans notre journal du 27 mai dernier, a produit à Caudry et dans les alentours un sentiment de vive curiosité, d'autant plus qu'on s'attendait à de nouvelles arrestations qui, jusqu'à présent, n'ont point été opérées.

On se rappelle que le facteur-expéditionnaire Hippolyte Avoine, 28 ans, tout en avouant être l'auteur du vol d'une balle de tulle d'une valeur de 2.000 francs environ, avait affirmé que c'était le premier vol qu'il avait commis. Or, l'enquête n'a pas tardé à démontrer que cette affirmation était complètement fausse et que Avoine avait à son actif de très nombreux vols.

LA GARE DE CAUDRY MISE EN COUPE REGLÉE

Il est maintenant avéré que depuis quinze à dix-huit mois, de très nombreux vols ont été commis en gare de Caudry. Non seulement des marchandises reçues disparaissaient, mais beaucoup de colis, déposés pour l'expédition n'arrivaient jamais à destination. On évalue à 30.000 francs au moins le montant total des vols.

Les investigations habiles des gendarmes de la brigade de Caudry ont maintenant démontré que nombre de ces détournements de marchandise avaient été commis par Avoine.

Celui-ci, pour certains gros colis, tels les balles de tulle, par exemple, procédait d'une manière très habile. Il arrachait les étiquettes des colis, puis étant de service, il les remettait à des camionneurs, désignant la personne chez laquelle ce dernier devait les déposer, tout en déclarant que les feuilles de livraison n'étant pas arrivées, il ferait porter celles-ci plus tard.

En mai et juillet 1926, cinq balles de café d'une valeur de 3.000 francs avaient été volées en gare et toutes les recherches étaient demeurées stériles. On sait maintenant que ces balles de café ont été emportées par le moyen qu'Avoine avait trouvé et vendues à des commerçants et particuliers de la ville.

Plusieurs de ceux-ci ont été entendus et ont déclaré que le facteur leur avait certifié qu'il était le représentant d'une maison de café du Havre. Ils croyaient fermement que la marchandise leur appartenait.

Mais, comme le café leur a été cédé à un prix bien au-dessous du cours, on s'explique mal cette absence de doute sur sa provenance.

On sait que la balle de tulle dérobée le 25 mai, avait été achetée par le nommé Augustin Bricout, soldeur, demeurant route de Ligny, à Caudry. Celui-ci avait déclaré que c'était la première affaire qu'il traitait avec Avoine. Ces dires viennent d'être controuvés.

Il y a un mois environ, un ballot de tulle d'une valeur de 1.200 francs disparaissait de la gare. Or, un camionneur d'une commune voisine est venu déclarer qu'à cette époque, il avait été chargé de déposer, toujours par Avoine, un colis chez Bricout. Ce dernier, interrogé à nouveau, a été obligé de reconnaître le fait. Le tulle avait été transformé en rideaux et vendu le 24 mai sur la Foire de Cambrai. Le soldeur continue d'affirmer qu'il a traité ces affaires parce que le facteur lui assurait qu'il s'agissait de marchandises refusées qu'il était chargé de liquider.

L'enquête continue activement. De nombreux témoins sont entendus et leurs dépositions jettent un jour nouveau sur cette affaire de vol, qui ménage encore bien des surprises.

UN TERRIBLE COMBAT ENTRE UN SCAPHANDRIER ET UNE PIEUVRE

On télégraphie de Port-Townsend (Etat de Washington) : « Un scaphandrier a été attaqué par une pieuvre gigantesque qui traînait, dans ses tentacules, un cadavre. Après un combat au couteau, qui dura plusieurs minutes, le scaphandrier réussit à tuer l'énorme mollusque et à remonter à la surface de l'eau.

Le corps a été identifié comme celui du cuisinier du remorqueur « Warren ».

L'Election Sénatoriale du Nord

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

Les sénateurs qui votent sont : MM. Mahieu, Dron, Potié, Berzez et Davaine. Ceux qui s'abstiennent, par contrainte, sont MM. Hayez et Debierre.

Ils ne sont que sénateurs : c'est insuffisant. Pour pouvoir voter il faut être délégué sénatorial !

La loi est formelle... Ceux qui la font, doivent s'y confirmer...

Midi... Un coup de sonnette impérieux. Le silence se fait.

Le Président M. Foucart, déclare ouvert le dépouillement.

Un douloureux incident

La matinée s'est passée sans le moindre incident. Mais voici qu'une bien triste nouvelle se répand.

On apprend, en effet, qu'un délégué sénatorial, M. Cloet, 53 ans, Maire de Lederzeele (arrondissement de Dunkerque) est décédé subitement dans la rue de Béthune, un peu avant midi, après qu'il eut été voter. Le corps a été reconduit en auto à Lederzeele.

Avant de proclamer les résultats du premier tour, M. Foucart annoncera la triste nouvelle, et s'inclinera devant la mémoire du décédé.

Les résultats du premier tour de scrutin

Midi 40, M. Foucart proclame maintenant les résultats.

Le premier tour se présente comme suit : Inscrits : 2.535 ; Votants : 2.522 ; Suffrages exprimés : 2.516 ; Majorité absolue : 1.258.

Obtiennent :

M. Louis NICOLLE	738 voix
M. DANIEL-VINCENT	832 voix
M. Charles GONIAUX	825 voix
M. Joseph HENTGES	81 voix
M. BOUSSEMART	11 voix
Divers	14 voix

IL Y A BALLOTTAGE.

Un deuxième tour sera nécessaire.

Le résultat pourtant, n'est pas, paraît-il ce qu'il aurait dû être.

On nous signale, en effet, que 7 délégués socialistes de Vieux-Condé sont restés immobilisés à Templeuve, par une panne d'auto et n'ont pu de ce fait, prendre part au scrutin.

D'autre part M. Foucaut, Maire de Sin-le-Noble, en rentrant du Congrès des Coopératives de Nimes, a raté son train à Paris. D'autres délégués socialistes encore, dont M. Briffent, Maire de Wattrelos et député du Nord, se sont trouvés indisposés à la dernière minute et n'ont pu se faire remplacer.

Voici donc le premier tour passé.

Quelle attitude vont prendre les **Partis** ?

Les décisions des Partis

Les réunions s'organisent aussitôt aux permanences, pour décider de la position à prendre pour le second tour.

Chez les **Républicains**, on ne discute pas. On est d'avis que M. Daniel-Vincent, arrivé en tête, doit être maintenu.

L'ancien ministre fait d'ailleurs distribuer un tract signé Daniel Vincent et portant cet appel :

« Républicains ! Au premier tour vous m'avez fait confiance. Sans compromission, fidèle à mes déclarations, fort de votre appui j'irai jusqu'au bout ».

Pas d'équivoque possible. M. Daniel-Vincent reste candidat.

Grosse animation chez les partisans de M. Nicolle. Ceux-ci sont visiblement déçus du résultat. On discute... Certains estiment qu'on ne doit pas poursuivre la lutte mais qu'on doit à tout prix barrer la route aux socialistes. D'autres au contraire demandent que quoi qu'il advienne, la candidature de M. Nicolle soit maintenue.

Finalement et sans s'engager pour le dernier tour, on décide que M. Nicolle affrontera une fois de plus, la lutte.

A l'issue de la réunion des groupes se forment dans la salle de vote où on commente diversement les décisions prises et voici qu'on parle d'un « outsider » susceptible de faire la concentration à droite. On cite M. l'Abbé Lemire.

Les socialistes tiennent leur réunion à leur permanence, Nouvelle Bourse du Travail, rue Léon Gambetta.

On se félicite du résultat inespéré acquis et le maintien de la candidature de M. Goniaux est applaudi à l'unanimité en raison même des absences de délégués sénatoriaux cités plus haut.

En fin de séance, M. Hentgès, candidat communiste, se présente et remet une lettre adressée à M. Goniaux demandant au candidat socialiste de préciser son opinion sur certains points de la politique générale.

La Commission administrative fédérale prend immédiatement connaissance du document et décide d'informer le congrès communiste qui doit se tenir à 14 h. 30, de la décision déjà prise, c'est-à-dire du maintien de la candidature de M. Goniaux.

La lettre-réponse adressée au Congrès communiste ajoute :

« ... vous de voir [illegible] n'avez pas [illegible] rôle à jouer dans la lutte qui se poursuit entre les partis bourgeois et le Parti Socialiste. [illegible] discussion a [illegible] ne. Quand on est en pleine bataille on porte des coups à ses adversaires, si on veut vaincre ».

Quant au Parti républicain-socialiste, il laisse toute latitude à ses adhérents, en les priant cependant de se conformer au mot d'ordre du Parti : « Union à gauche » ! C'est sur ces positions respectives que s'engage la seconde bataille.

Les résultats seuls, pourront montrer jusqu'à quel point les mots d'ordre ont été suivis.

Les résultats du second tour

L'après-midi se passe sans le moindre incident, dans l'attente fébrile des résultats.

L'atmosphère s'échauffe quelque peu... il fait si bon dehors !... Tout le monde cependant fait son devoir. Et c'est devant une salle comble qu'on proclame, vers 17 h. 30, le résultat du second tour qui est le suivant :

Inscrits : 2.535 ; Votants : 2.529 ; Suffrages exprimés : 2.522 ; Majorité absolue : 1.262.

M. Louis NICOLLE	578 voix
M. DANIEL-VINCENT	886 voix
M. Charles GONIAUX	988 voix
M. Joseph HENTGES	64 voix
M. BOUSSEMART	2 voix
Divers	2 voix
Nuls	3 voix

La proclamation du chiffre de voix obtenues par M. Goniaux est chaleureusement applaudie. Les républicains répondent en criant : « Vive Daniel ! »

C'est dans une atmosphère de fièvre que se vide la salle.

On va préparer le troisième tour, la « lutte finale ».

Ultimes décisions des Partis

Dès la proclamation des résultats, les délégués sénatoriaux se dirigent en masse vers les permanences des Partis respectifs où l'on va prendre les dernières dispositions de combat.

Chez les **républicains**, la situation est toujours nette. Sans discussion on décide à l'unanimité de maintenir jusqu'au bout, quoi qu'il arrive, la candidature de M. Daniel-Vincent.

Il en est de même chez les **socialistes** où le maintien de la candidature de M. Goniaux est décidé à l'unanimité et aux applaudissements des délégués sénatoriaux massés dans la grande salle de la Bourse du Travail.

La décision prise est affichée immédiatement. Elle se résume en ces mots :

« Le deuxième tour a été une victoire. Le troisième tour doit être un triomphe ! »

M. LEBAS donne ensuite connaissance à l'assemblée de la réponse donnée au Parti communiste. Celle-ci est approuvée à l'unanimité.

Les délégués se retirent au cri cent fois répétés de « Vive Goniaux ! »

A peine les délégués sont-ils partis, qu'une délégation du **Parti républicain-socialiste**, conduite par M. Balaroine, demande à être reçue par la Commission administrative du Parti Socialiste. Communication lui est donnée de la décision qui vient d'être prise concernant le maintien de la candidature de M. GONIAUX. Les républicains socialistes se retirent alors, en formant des vœux pour le succès de la République.

Un peu plus tard enfin la Commission administrative du Parti Socialiste recevait une délégation du **Parti Communiste**.

Le Parti Communiste avait décidé de maintenir son candidat M. Hentgès, au second tour.

Qu'allait-il décider ?

En réponse aux questions qui lui étaient posées, M. Lebas, donna une vue d'ensemble de l'action parlementaire menée par le Parti Socialiste, notamment concernant l'amnistie, la politique douanière, les assurances sociales, les relations diplomatiques et commerciales avec la Russie, etc...

Les délégués communistes se retirèrent immédiatement en laissant entendre que leur congrès qui allait se réunir, retirerait la candidature de M. Hentgès et que les délégués sénatoriaux seraient invités à faire échec à la Réaction.

M. Nicolle se désiste en faveur de M. Daniel-Vincent

Quant à la décision prise par le Parti de l'Entente républicaine — qui était loin, il faut le dire, de rallier l'unanimité des délégués — elle se résumait par cet appel signé de M. Nicolle, qui dès l'ouverture du troisième tour de scrutin était affichée à la grille de la Préfecture.

« Vu les résultats du deuxième tour de scrutin et dans un but d'Union nationale, contre le socialisme, je prie les électeurs qui m'ont honoré de leurs suffrages de les reporter au troisième tour sur M. Daniel-Vincent ».

Ce désistement allait assurer l'élection de l'ancien ministre.

Le troisième tour

La température est on ne peut plus échauffée, quand commence le troisième tour de scrutin. « Jamais, nous dit un vieux politicien, on n'a vu dans le Nord, élection sénatoriale plus mouvementée ! »

Quand M. Daniel-Vincent fait son entrée dans la salle, accompagné de M. l'abbé Lemire, Mahieu, Hayez et de ses amis, il est chaleureusement applaudi par les uns, conspué par les autres.

L'« Internationale » retentit, chantée par des centaines de délégués.

On répond par la « Marseillaise ». On entend même de nombreux cris : « Vive Jeanne d'Arc !! »

La même scène se reproduit quand à son tour M. Goniaux vient pour la troisième fois déposer son bulletin dans l'urne.

L'orage menace... mais il n'éclate pas... Le calme renaît... Le vote continue.

Un vif incident

Le dépouillement commence à 10 heures. Malgré l'heure tardive, de nombreux délégués et curieux sont restés dans la salle.

On pointe aux bureaux avant la proclamation officielle du résultat.

Bientôt, à en juger d'après les premiers chiffres relevés, on acquiert la certitude du succès du candidat républicain.

Entouré d'un groupe d'amis qui chantent la « Marseillaise », M. Daniel-Vincent, l'élu du scrutin, fait son entrée dans la salle.

Immédiatement des manifestations contraires se produisent.

Socialistes et communistes s'élancent et entourent l'ancien ministre, le conspuant violemment et chantant l'« Internationale » à pleine gorge.

M. Daniel Vincent, malgré tout, toujours entouré de ses amis fait le tour de la salle. Les injures redoublent.

Chantant toujours la « Marseillaise » et protégeant leur candidat, les républicains finissent par sortir.

L'assemblée reste longtemps houleuse. On discute... On s'invective. Finalement le calme renaît.

Profitant de l'accalmie, M. Foucart proclame les résultats.

M. Daniel Vincent élu sénateur

Le troisième tour de scrutin donne le résultat définitif et officiel suivant :

Inscrits : 2.535 ; Votants : 2.519.

Obtiennent :

M. DANIEL VINCENT	1.258 voix
M. Charles GONIAUX	1.023 voix
M. Louis NICOLLE	149 voix
M. Joseph HENTGES	2 voix
Divers	2 voix
Bulletins nuls	62

M. Daniel Vincent ayant obtenu la majorité des suffrages est proclamé élu sénateur du Nord.

L'énoncé du résultat est accueilli une fois de plus par des acclamations et des sifflets.

On chante toujours la « Marseillaise », l'« Internationale » et « Révolution ». La sortie cependant s'effectue sans autre incident.

Le nouveau sénateur remercie ses électeurs

Pendant qu'on proclamait les résultats définitifs, M. Daniel Vincent était sorti de la Préfecture, entouré de ses amis et toujours suivi d'un groupe imposant d'adversaires qui ne cessaient de le conspuer.

La police, agents et gendarmes, avait établi autour du nouveau sénateur, un cordon protecteur.

A pied, M. Daniel Vincent gagna le Café-Hôtel de la Préfecture, Place du Vieux Marché aux Chevaux, où siégeait depuis le matin, la permanence du Parti républicain.

Arrivé là, il grimpa sur le comptoir, pour prononcer une vibrante déclaration. M. Daniel Vincent dit qu'il était heureux de sa victoire, qu'il qualifia de véritable victoire républicaine.

Il ajouta qu'il ne reniait rien de ses convictions et remercia ses électeurs ainsi que certains de ses amis dont il avait été momentanément séparé. L'ancien ministre fit ensuite acclamer l'abbé Lemire et félicita les délégués des Flandres d'avoir compris leur devoir. Il affirma une fois de plus qu'il restait fidèle à ses convictions.

« Libre-penseur, dit-il, je suis partisan de la liberté de conscience, et je défendrai au besoin les droits des catholiques. En terminant enfin, M. Daniel Vincent se dit partisan d'une société tolérante, seule susceptible de rendre forte et unie, la France Républicaine.

A l'issue de ce discours, chaleureusement applaudi par les Républicains, M. Daniel Vincent, protégé par un cordon de police, gagna l'Hôtel Moderne, entouré de ses amis qui chantaient « La Marseillaise » et toujours suivi par les sifflets des manifestants.

C'est par cette soirée mouvementée que s'est terminée l'élection sénatoriale du Nord.

La composition des bureaux

Pour l'élection sénatoriale d'hier les bureaux étaient constitués comme suit :

Président : M. Foucart, vice-président du Tribunal de 1re instance du Nord, Section de Lille.

Assesseurs : M. Desprez Victor, délégué du conseil municipal de Capelle-en-Pévèle ; M. Thibaut Eugène, délégué du conseil municipal d'Haubourdin ; M. Dô Fernand, adjoint au maire d'Haubourdin ; M. Vandome fils, conseiller d'arrondissement ; Secrétaire : M. Cerisier Cyrille, délégué du conseil municipal de Genech.

FEUILLETON DU 30 MAI 1927. — N° 2

Le circuit de la mort

ROMAN

A. Boissières

— Mon petit, dit Mélanie avec un grand sérieux, tu serais tout à fait gentil de passer un bourgeron neuf... Nous avons de la visite !

— De la visite ? Quelle visite, maman ?... Tu es rien cérémonieuse ! C'est pas le ministre du Travail que tu as invité à déjeuner, dis, pour voir ?

— Faut toujours que tu blagues, mon Pierrot ! Nous n'avons personne à déjeuner, non ! Mais on a son orgueil, comme tout le monde !... Mme de Larive... tu sais bien...

— Mme de Larive ?

— Oui, la marquise de Larive, dont je t'ai tant parlé, quand tu étais petit...

— Je m'en souviens parfaitement... A dix ans, c'est des choses qu'on n'oublie pas... Mais qu'est-ce qu'elle vient faire ici depuis si longtemps ?

La femme Doizy haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Ça, je ne peux pas savoir mieux que toi !... Elle est dans le quartier, pour soulager quelques misères, probable !... C'est peut-être par hasard qu'elle aura appris notre adresse, tu comprends !... Et elle a eu sûrement la curiosité de venir me revoir !... Vois-tu, Pierre, pour moi... ça ne s'oublie pas, comme tu dis... Cette femme-là, c'est toujours un peu le bon Dieu ! Et tu penses si je suis heureuse !

— Oui !... fit le petit mécano, qui ne pouvait, d'un coup, se départir de sa gouaille faubourienne... Mais qu'est-ce que vous allez vous raconter, comme ça, toi et la marquise ?

Avec une émotion douce, où elle mettait tout son cœur, Mélanie répondit :

— Oh ! moi, je vais lui dire ceci... « Voilà mon fils, Pierre, madame, et vous pouvez contempler votre œuvre !... Sans vous, je ne serais pas là ni lui non plus !... C'est moi qui lui ai donné la vie et c'est vous qui la lui avez rendue une seconde fois ! Et je suis sûre qu'il vous respecte comme il m'aime ! » Et puis, j'ajouterai : « N'est-ce pas qu'il est beau, mon fils ? Eh bien, madame la marquise de Larive... il est aussi bon qu'il est beau ! »

— Oui, mais, fit le grand garçon, en souriant à sa mère... reste à savoir si c'est pour entendre l'éloge de ton fieu qu'elle est venue jusqu'à Levallois, ta marquise !...

— Va mettre un bourgeron neuf, Pierrot, insista Mélanie.

— On y va ! dit Pierre.

Et il passa dans la chambre à côté.

. . . .

Certes, Pierre Doizy se rappelait parfaitement, dans l'éloignement de sa jeunesse grise et presque misérable, la scène abominable d'autrefois !...

Maintenant qu'il l'évoquait, il en avait encore comme une amertume ancienne. Et cette amertume se retournait brusquement contre l'auteur de ses jours !

Oui, certes, Pierre, le mécanicien de chez Dingler, se souvenait du jour où son père était tombé d'une attaque de « delirium tremens », en sortant de l'atelier de Puteaux, où travaillait le tourneur en cuivre ! Tout gosse qu'il était, la chose l'avait frappée comme une vision de cauchemar !

Il se revoyait au sortir de l'école, son cartable au dos, son béret enfoncé jusqu'aux yeux.

C'est un camarade plus âgé qui l'avait instruit de la catastrophe...

— Dis donc, Doizy... Ton daron qui s'est fait emballer par les sergots ! Paraît qu'il est devenu louftingue !

Il avait rappliqué à la maison de toute la vitesse de ses petites jambes ! Et le cauchemar était si bien resté gravé dans sa mémoire qu'il en avait encore plein les yeux, à treize ans de distance, arrivé à l'âge d'homme !...

Il revoyait sa mère, hurlant de douleur et de détresse, devant le forcené réduit à l'impuissance, le regard hagard, la bouche baveuse !... Puis, ç'avait été l'enlèvement de l'aliéné, après sa crise alcoolique, ses huit jours d'observation à Sainte-Anne, et l'internement à Ville-Evrard !...

La vision rétrospective se précisait ! Il se rappelait la misère noire qui avait suivi, le logis sans pain et sans feu, sa mère désespérée, affolée !... Puis, finalement, la scène dernière !... les derniers sous du bureau de bienfaisance employés à l'achat d'un boisseau de charbon de bois !...

C'est lui-même, le gosse inconscient, qui l'avait rapporté de chez le marchand sans pouvoir comprendre ce que sa pauvre maman préparait, dans sa farouche désespérance !...

. . . .

Il se revoit encore, allongé sur le lit défait, à côté de sa mère, folle de désespoir, qui le serre de toutes ses forces contre son sein, et pleure intarissablement, sans qu'il sache pourquoi, hoquetant toujours, à travers ses sanglots :

— Mon Pierrot ! Mon Pierrot !

Pierrot s'endort !... Sa pauvre maman râle doucement... Puis, plus rien ! On a l'air d'être parti dans un vilain rêve, pour un long voyage qui n'en finira jamais !

. . . .

Plus rien ! Plus rien !

Le mécanicien de chez Dingler avait fini de mettre une cravate neuve et de passer son bourgeron propre. Et il ne put, à cette lointaine évocation, s'empêcher de murmurer :

— Pour sûr, qu'on est revenu de loin !

Mais le jeu des réminiscences s'éternise, au rappel du passé ! Il a, plus nette encore et plus précise, la vision de ce que fut leur résurrection !...

Il revoit les gens qui avaient envahi leur logis, après avoir défoncé leur porte et venaient les arracher à la mort, lui et sa maman, à laquelle il était cramponné, de ses petits poings crispés !...

Il revoit encore le cordonnier de l'échoppe au-dessous, le marchand de mouron d'en face, le concierge, qui était tailleur, et d'autres voisins, dont il ne se rappelle plus bien les visages !

Mais le visage qu'il n'a pas oublié, c'est celui de la grande dame à qui ils doivent la vie, une dame de charité, paraît-il, à qui leur misère si profonde avait été signalée et qui est arrivée là, comme la Providence, au moment propice, à la minute précise pour les sauver !... Il n'a pas plus oublié son nom que son visage, parbleu !

La marquise de Larive !

Il la revoit, si belle dans son imagination, comme une princesse des contes de fées ! Il se souvient de l'asile où il fut placé par ses soins... et des secours qu'elle apportait à sa mère !...

Ah ! ç'a été une page noire dans le livre de leur existence !

. . . .

Pierre Doizy, le petit mécanicien de chez Dingler, rentra dans la salle à manger. Mélanie avait sorti du buffet trois serviettes neuves. Pierre insinua :

— Et le père, lui, il n'est pas encore rentré ?

Il avait dit cela d'une voix lasse et triste. Et c'est de la même voix, où perçaient la rancœur et la résignation, que Mélanie répondit :

— Oh ! s'il pouvait seulement rester où il est, jusqu'après la visite de Mme de Larive !

Le jeune homme eut comme une révolte contenue :

— Au bar, probable ?

— Oui !

— Et saoul, pour sûr... comme toujours ?

La femme Doizy ne répondit pas. Mais son silence était une suffisante réponse qui énerva davantage son fils...

Par la fenêtre où, sur la barre d'appui, deux serins sifflaient joyeusement dans leur cage, une voix avinée monta, criarde et enrouée, mêlée aux rires des voisins. C'était encore le vieux qui se donnait en spectacle à la risée des autres locataires.

Pierre frappa la table d'un coup de poing rageur et les dents serrées, le front barré d'une révolte soudaine, s'écria :

— C'est triste à dire parce que c'est mon père... mais quel salopiaud, tout de même ! Ça durera donc aussi longtemps que les contributions ! J'en ai assez, d'un enfer pareil !

Mélanie voulut l'apaiser :

— Voyons, Pierrot ! c'est pas le jour à discuter... Ne t'excite pas davantage...

— Mais c'est pour toi, maman, que c'est un enfer !... S'il n'y avait que moi, aussi vrai que je te dis, il y a beau temps que je l'aurais laissé là, à son ordure et à son abrutissement !... D'abord, t'es trop faible ! Si tu ne lui refilais pas de quoi boire...

— Est-ce un reproche, Pierre ?

— Non ! Je sais bien qu'il t'assommerait de coups, si tu ne faisais pas ses quatre volontés !

— C'est pour avoir la paix, mon petit !

— Eh bien, je vais l'avoir, moi, la paix !... Tu vas voir !

Le pas de l'ivrogne qui trébuchait dans l'escalier s'était rapproché. Pierre alla au-devant de lui, et ouvrit la porte. Il faisait un effort pour rester maître de soi... Mais sa violence contenue était visible. Ses joues bougeaient, ses yeux étaient durs.

— Dites donc, le père, fit-il... En voilà assez de cris dans les escaliers et de tout votre chambard !... Maman attend la visite d'une dame qui nous fut bonne autrefois...

— Une dame ? bégaya l'ivrogne dans son incompréhension.

— Oui, la marquise de Larive... Vous devez vous rappeler, aussi bien que nous ! Et dans l'état où vous êtes, il ne serait pas convenable...

Le père Doizy se rebiffa.

— Pas convenable ?... Dans l'état où je suis ?... Ah ! ça, qu'est-ce qui est le maître, ici ? Toi ou moi espèce de gamin !

Il était entré. Sa colère d'alcoolique s'enfla démesurément. D'un coup de poing terrible, il martela la table et jura :

(A suivre)